

Les mots assassins

Par Sikanda de Cayron, mention spéciale du concours de nouvelles 2012, « Plus dure sera la chute », catégorie « lycée »

Il m'a fallu du temps pour laisser ma plume guider mes mots, laisser mon cœur s'ouvrir et déverser ce flot, ces larmes de vie qui furent miennes, et se mêlèrent pour donner naissance au fleuve de mes souvenirs. Tu seras la seule à connaître cette histoire. Aujourd'hui, je suis prêt à la raconter, cette part de moi dont les vapeurs du temps qui passe voilent peu à peu les plus infimes détails. Si elle se dérobe à moi, je tracerais un fil d'encre pour la retenir. Et ce fil, le voici.

C'était il y a longtemps, avant que ton sourire ne perde de sa chaleur, que ton souffle ne s'affaiblisse et que ton cœur ne s'enferme dans une prison glacée. Je ne t'en ai rien dit ; et c'est cela qui t'as tuée.

Il y avait, près du lac, au cœur des montagnes qui percent le soleil, la maison de ce vieillard qui avait recueilli un enfant des rues, un orphelin, qui avant, dormait chaque soir sous la fumée de nos cheminées. Tu dois te souvenir de ce jeune homme qui, les yeux mouillés de soleil, écrivait des vers sans queue ni tête, au sens incertain, noyant sa feuille de vaguelettes d'encre. Chaque jour, il venait enfouir ses yeux de charbon dans l'herbe et face au lac, écrivait de longs poèmes dont lui seul saisissait les nuances. Sa froide beauté, sa peau pâle et ses doigts fins faisaient de ce jeune homme un être mi-ange mi-démon, embué de mystère. C'était au temps où j'écrivais encore, mais où mon style se dégradait déjà, mes phrases perdaient de leurs saveurs et mes mots se banalisaient. Mon imagination fondait, les lettres refusaient de former des phrases cohérentes, les noms ne s'accordaient plus avec leurs adjectifs, les couleurs devenaient pâles et l'histoire insignifiante. Souviens toi, je te disais souvent : Qu'est devenu l'écrivain qui tenait ses lecteurs en suspens du premier au dernier mot, s'insinuant dans leurs esprits jusqu'au point final ?

Un jour, alors que je me promenais près du lac, comme un chien errant en mal de maître, je rencontrai ce jeune homme et le vent m'envoya au visage quelques vers de sa composition. La conversation s'engagea, légère, joyeuse, sans amertume et sans inflexion troublée. J'appris que ce vieillard l'avait recueilli, s'en était occupé comme de son propre fils. Il proposa que nous nous revoyions le lendemain ; j'acceptai, et je n'aurais pas dû. Tu te souviens, mère critiquait mon caractère impulsif. Peut-être aurais-je dû l'écouter, au moins une fois, au moins pour toi. Nous nous sommes revus, au café cette fois-là. Il avait lu mes livres, avait été tenu par la force de mes mots, avait retenu sa respiration à chaque ombre de mes phrases, chaque détour de mes virgules. C'est ce qu'il me dit, et je le crus. Il me proposa de l'aider à écrire le livre qu'il voulait publier, il se disait « en manque d'inspiration divine » et assurait « que je l'avais sauvé ». Notre amitié fut si forte que lorsque tout cela arriva, la surprise et la

colère enclavèrent mon coeur. Mais en y réfléchissant, n'avais-je pas vendu mon âme au diable ?

« Bonjour ! Tu es arrivé tôt aujourd'hui. Comment vas-tu ? Assieds-toi, je t'ai commandé un café, noir, comme tu l'aimes. Et aussi cette affreuse tarte au citron dont tu raffoles. Comment peux-tu manger de telles choses ? Enfin...Je t'ai contacté parce que je voulais savoir une chose...Serais-tu d'accord pour écrire un livre avec moi ? Pas grand-chose, quelques mots, quelques pensées qui pourraient m'inspirer. Ne te sens pas obligé, ne rougis pas ! J'avais en tête un livre particulier, enfin, un livre inhabituel, où nous pourrions...Qu'est-ce qui te fais rire ? Tu me trouves ridicule ? Ne démens pas, je le sais, je le sens, je lis en toi comme dans un livre ouvert, comme dans une fleur coupée. Tu te demandes pourquoi je me suis rapproché, pourquoi j'ai posé une main sur ton bras, t'empêchant de t'en aller alors que la sueur coule déjà sur ton front. Tu as raison. Ecoute-moi bien. Tu écriras un livre dont les héros seront des êtres réels, humains, comme toi et moi et qui tous les soirs entre minuit et une heure commettront un crime. Attention, tu seras un jour où l'autre sa victime. Tout ce que tu écriras se passera et dans ta fiction, et dans la réalité. Tu ne seras là que pour donner vie à mes personnages. Par exemple, s'il décide d'assassiner sauvagement ta sœur, cela se passera dans le livre, mais aussi dans la réalité : ta pauvre sœur sera retrouvée morte, la gorge coupée, et ce sera toi l'unique responsable puisque c'est toi qui l'auras ordonné à notre personnage. Je te dirai, chaque jour, quel personnage sera la victime, et lequel sera le bourreau. Tu comprends ? Je te sens...perplexe. Essayons ! Prends cette feuille et écris :...Je t'en prie, ne sois pas timide, ne t'agites pas comme ça. Obéis-moi. Tu vois, ce n'est pas dur. Je cite : « Le directeur du café où nous prenons un verre, décida, un jour, d'assassiner le serveur qui vient juste de passer comme un coup de vent près de notre table... » Qu'as-tu donc, encore ? Pourquoi t'es-tu arrêté ? Tu as peur, n'est-ce pas ? Voyons... Reprenons : « ...en direction des cuisines. Il arriva donc derrière lui et lui tira une balle dans le cou. ». Alors, tu as fini ? »

Je n'aurais pas dû, je ne le comprends qu'à présent. J'aurais dû déchirer cette feuille et m'enfuir en courant, peu importe notre amitié qui, dès qu'il avait parlé, s'était déjà écroulée. Et pourtant, une partie de moi se disait que ce n'était pas possible, que des mots ne peuvent pas tuer ! Et pourtant... Tu imagines sans doute la suite. Un cri a éclaté derrière moi, a transpercé le silence comme un aigle fendant le ciel et a explosé en milliers de diamants tranchants dans mon cœur. Il était mort. Je l'avais tué. Et ce jeune homme que je croyais mon ami riait, riait de mon visage défait, de ce corps défunt, de ce crime de feu.

Cela a continué, tu t'en doutes. Les victimes s'enchaînaient, les bourreaux, innocents, sous le coup de ma plume, étaient envoyés en prison. Et l'incompréhension se mêlait à mon angoisse. Je me demandais pourquoi cet homme s'acharnait à vouloir tuer des gens qui ne lui avaient rien fait, et surtout, comment il faisait. Plusieurs fois, j'ai pensé en parler, mais on m'aurait pris pour un fou. Les mots ne peuvent pas tuer, voyons, m'aurait-on dit. Et puis, quel homme sensé écrirait de telles choses, obéirait à

un tel monstre ? Et peu à peu, l'horreur a défiguré mes traits, a pris possession de mon âme, de mon être, m'a enchaîné à cet homme sordide qui de sa main de fer commandait mes terribles actions. Les gens tombaient, le chaos régnait dans la ville – cette ville que nous avons connue ensemble étant petits, et que tu as quittée pour une autre.

Et un jour, je l'ai rencontrée, cette femme dont je te parlais à chacune de mes visites. Elle habitait près des boulevards de marbre et d'acier à côté desquels nous passions en nous sentant minuscules, étant enfants. Elle rêvait d'appartenir à un de ces immeubles impersonnels, dont le verre translucide et le métal froid laissaient nos rires éclater contre leurs façades. Un endroit où tout secret serait enfoui pour toujours, où n'importe quel criminel pourrait s'y reposer, protégé par la lourdeur de ces murs. Je t'en avais parlé, de cette étoile d'or qui avait ensoleillé ma vie, et tu m'avais dit : « Prends soin d'elle. Peut-être ne la garderas-tu pas aussi longtemps que tu le souhaiterais. ». Je t'ai écoutée, bien sûr, mais peut-être ne suffit-il pas d'entendre les mots. Il faut aussi les comprendre, comprendre leur sens profond, leur vraie valeur. Je passais toute mon existence avec elle. Tous les jours, nous nous retrouvions pour nous raconter ces milliers de choses futiles qui bâtissent nos journées. La vie glissait sur nous sans que nous ne regrettions ce temps qui volait avec rapidité : nous étions ensemble, quoi de plus extraordinaire ? Nous nous aimions mais il l'apprit. Un soir, il me demanda de l'assassiner, sans quoi je mourrais moi aussi. Je sais ce que tu aurais répondu. Tu te serais sacrifiée pour ton amour. C'est en cela que nous avons toujours différé. Et bien, ne sois pas surprise, mais je le fis. Je lui dis qu'il n'avait qu'à me tuer, que cette femme représentait mon souffle. Il refusa de planter une lame dans mon cœur, j'ignore encore pourquoi, et je partis, elle m'accompagnant. Si je ne t'ai donné aucune nouvelle durant de nombreuses années, c'est que je fuyais un destin qui, je le savais, me rattraperait tôt ou tard. Nous vécûmes nos plus belles années, éparpillées de voyages, de paysages enchantés, de forêts de ciel bleu, de perroquets aux couleurs éclatantes, de vie, d'elle. Je n'avais jamais connu une telle femme. Je revois encore ses cheveux de paille liquide qui coulent sur ses épaules, ses yeux de cristal, sa voix de poète, ses courbes enneigées.

Et aussi ce fameux soir où tout bascula. Nous avons vécu une si belle histoire, même si tous les gens que j'avais tués me hantaient jour et nuit, s'accrochant à mon âme de leurs doigts accusateurs. Ses sourires gommaient tous les cris qui perçaient mes oreilles et faisaient couler en lettres de sang ma culpabilité. Mais un soir, alors que je me promenais sur une plage argentée et que mes pas me portaient vers une nuit sans lendemain, je le vis. Et malgré les années qui avaient dessiné des rides sur son visage, le vent de la peur souffla de nouveau en rafales sur moi. Quelques pas et je compris. Je sus que mon aimée n'était plus de ce monde, qu'elle avait rejoint celui où se bouscullaient déjà mes victimes. Je le sus à cause de ce sourire triomphant qu'il m'avait déjà offert ce fameux jour, au café. « Fuir n'est pas une solution, m'avait-il dit sur la plage. Si tu pars alors que tu n'as pas fini ce que tu devais faire, ta promesse te suivra partout où tu iras, et choisiras le bon moment pour se présenter à tes yeux. »

Mon univers s'écroula, et je dus le suivre, fidèle chien sur ses talons, écrivant ce qu'il me disait, sans me

plaindre. Nous sommes retourné dans sa – notre – ville natale, et nous habitions tous deux dans la maison du vieillard, qui n'ayant plus aucune nouvelle de son fils adoptif, avait fini par mourir de chagrin. Je croyais entendre, chaque nuit, son gémissement douloureux, venant du lac où nous l'avions jeté, sans aucune compassion de la part de mon bourreau.

Je dis bourreau, car n'étais-je pas victime de la guerre qui s'était déclenchée au creux de mon ventre et grondait sur mes rêves ? Cette guerre qui opposait toute raison à toute peur, mon esprit à mon angoisse ?

Et un jour, tout cela se termina.

« Tu as bien travaillé. Je ne croyais pas que tu tiendrais. A présent, ta besogne est terminée. Enfin, il te reste une seule tâche à accomplir. Signe simplement ici, et tu seras libre. »

Pourquoi ai-je signé ? C'était ton arrêt de mort. Sur ce papier que je ne pris pas la peine de lire tant ma joie était grande, je donnais mon accord pour qu'il te tue. Et le mien aussi. Il y avait écrit qu'un jour, un de mes personnages reviendrait se venger. Tu dois te demander pourquoi tu étais mêlée à cette histoire ? La vengeance est un plat qui se mange froid, et par conséquent, met du temps à être absorbé. Je l'avais abandonné, il s'était vengé deux fois. Et bientôt, le troisième coup de cette vengeance me sera porté, à moi, qui fus le serviteur de son esprit malsain, tordu, inhumain. Je me souviens de ses paroles : « Pas grand-chose, quelques mots, quelques pensées qui pourraient m'inspirer. » Quelques mots, oui...

Je ne le revis jamais, mais je sens toujours son souffle qui me glace la peau lorsque je repense à cette histoire, et Dieu sait si je le fais souvent. Elle fait partie de mon passé, et si nous ignorons notre vie d'avant, nous ne pourrons jamais construire notre futur, ni même notre présent. Je sais que je le reverrai, parce que sa promesse le suivra partout où il ira et choisira le bon moment pour se présenter à ses yeux.

J'ai quitté notre maison d'enfance. Tu sais, ma vie n'a plus rien d'enfantine et toute la magie de nos jeunes années a brûlé avec le reste. Je n'ai plus donné de nouvelles à nos parents, malgré les lettres désespérées de mère me priant de revenir chez nous. *J'habite désormais les grands boulevards de marbre et d'acier, au pied de la montagne. Ceux qui me tueront, ce soir ou demain, ne sauront jamais comme mon histoire fut belle ; dans la ville d'en bas, il m'arrive de rêver d'un monde sans guerre, un monde où les enfants des rues pourraient dormir jusqu'au matin.*

Sikanda de Cayron